

La possibilité de la chute

Marc Mercier

Entre la bande dessinée et le cinéma

Number 170, December 2014, January 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73267ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

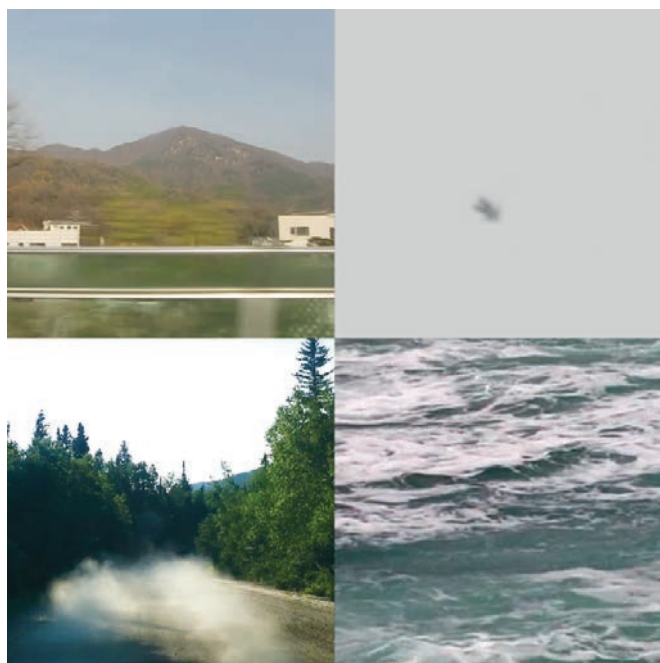
[Explore this journal](#)

Cite this article

Mercier, M. (2014). La possibilité de la chute. *24 images*, (170), 50–51.

La possibilité de la chute

par Marc Mercier



INTERVAL de Nayla Dabaji.

INTRODUCTION SOUS FORME DE QUESTIONS SANS RÉPONSES ATTENDUES

Pourquoi des femmes et des hommes continuent-ils à faire des films alors que tous savent pertinemment qu'ils ne font que tourner autour de ce que Marguerite Duras nomme le « pouvoir latent de l'image absente », exprimé par Alain Robbe-Grillet sous cette forme : « C'est à ce manque d'avoir été faite qu'elle doit sa vertu, celle de représenter un absolu, d'en être justement l'auteur. » ?

Pourquoi les amants continuent-ils à tisser des histoires d'amour, à marier leurs corps et leurs désirs comme un horizon où le ciel se confond avec la mer, alors qu'ils n'ignorent pas que *le radeau de l'amour se brise aux récifs du quotidien* (Maïakovski) ?

Pourquoi des peuples continuent-ils à faire des révolutions quand ils savent que tôt ou tard un nouveau pouvoir coercitif s'installera, brisera les acquis des émeutes, emprisonnera ceux qui ont pris goût à la liberté, fera marcher au pas ceux qui ont appris à danser sur les barricades de l'espoir ?

Pourquoi des milliers de personnes tentent de migrer comme des oiseaux, affrontant les vents et les marées pour trouver bon port, quand ils savent que beaucoup feront naufrage (plus de 3000 migrants sont morts en Méditerranée durant les neuf premiers mois de l'année 2014), que le havre de paix espéré sera un territoire d'hostilités ?

Pourquoi Icare a-t-il tenté de devenir oiseau malgré la pomme de Newton qui ne sait que s'écraser sous le poids de sa chute irrémédiable ?

HYPOTHÈSE EXPÉRIMENTALE

Il y a des exceptions. *Terre ingrate, mais pas totalement*, dit Beckett. Cela se découvre par l'expérience, cet agir qui fait que dans l'océan infini, malveillant, menaçant, il y a des îles. Que dans une prison où les corps sont séparés, dressés, violés, peut naître *Un chant d'amour* (film de Jean Genet). L'expérience (l'acte artistique, amoureux ou révolutionnaire) est ce qui se tient au plus près de la fuite des apparences, ce qui est en exception des lois ordinaires de la visibilité et de l'écoute.

HYPOTHÈSE MATHÉPOÉTIQUE

Ce qui ne fait pas exception : il faudrait pouvoir distinguer le noyau qui, au cœur du fruit, fait que la règle est le pourrissement, l'échec, la chute, l'échouage, la déchirure, le désastre. Cerner ce qui se répète pour se sentir concerner par la possibilité de l'exception sans quoi, il n'existerait pas une histoire du cinéma, de l'art vidéo, de la musique, de la peinture... Sans quoi, il n'y aurait pas de poèmes. Sans quoi, nous serions déjà morts.

Prenons n'importe quel chiffre. Il marquera l'endroit où nous en sommes aujourd'hui dans notre cheminement vers un penser et un vivre autrement. Si c'est un nombre pair, divisons-le par deux. Si c'est un nombre impair, multiplions-le par trois et ajoutons un. Recommençons cette opération autant de fois que cela est possible.

Exemple (1) : 10 – 5 – 16 – 8 – 4 – 2 – 1

Exemple (2) : 13 – 40 – 20 – 10 – 5 – 16 – 8 – 4 – 2 – 1

Exemple (3) : 101 – 304 – 152 – 76 – 38 – 19 – 58 – 29 – 88 – 44 – 22 – 11 – 34 – 17 – 52 – 26 – 13 – 40 – 20 – 10 – 5 – 16 – 8 – 4 – 2 – 1

Quel que soit le chiffre choisi au départ, si nous appliquons invariablement la formule « Si pair : 2 ; si impair : $(3x) + 1$ », nous obtenons systématiquement le nombre 1.

Des mathématiciens ont appelé cette série de nombres « Suite de Syracuse », du nom de l'université américaine où ce problème est analysé. Ils ont aussi appelé le dessin que forme cette suite « La courbe d'Icare », car aussi haut que nous montions dans le ciel des nombres, l'issue sera toujours fatalement une chute (1).

Je déduis de cette démonstration *mathépoétique* que nous sommes prisonniers d'un mode de pensée, que nous sommes englués dans un langage miné de l'intérieur par cette fameuse « Suite de Syracuse », par ce noyau qui nous pourrit l'existence. D'où notre profond découragement. Cette formule que l'humanité semble avoir intégrée, enfouie dans son inconscient, fait barrage à toute véritable révolution, à tout véritable amour, à toute véritable création... mises à part les exceptions qui renversent la courbe d'Icare. Les festivals, les revues de cinéma, sont des catalogues d'exceptions.

LES FUNAMBULES

J'appelle *funambule* la figure de ce qui fait exception, celui qui porte en lui la possibilité de la chute, mais dont la règle est qu'il

ne tombe que très rarement. Il est entre deux rives. Les films que nous aimons, qui nous habitent se situent dans cet espace, cet interstice entre l'aveuglement et la lumière absolue. Les œuvres funambules habitent des intervalles.

Là, il nous faut des images, des corps, des trajectoires :

Prenons par exemple Nayla Dabaji. Elle vit à Montréal. Elle a réalisé une vidéo qui s'intitule *Interval* (8'11 – 2014), distribuée par Vidéographe. Ce sont les apparences. Au-delà, il y a le Liban où elle est née. Le Cameroun et la France où elle a vécu. Des ailleurs où elle migrera peut-être.

Interval pourrait être l'histoire d'Icare, un personnage *fictif* tombé du ciel (apprend-on), donc entre l'imaginaire et la réalité. *Fictif* ne signifie pas qu'il n'a pas d'existence concrète, qu'il n'est personne, un anonyme. Souvenons-nous de la tirade exaltée de Vladimir (le compère d'Estragon dans *En attendant Godot* de Beckett) : « Ce n'est pas tous les jours qu'on a besoin de nous. Non pas à vrai dire qu'on ait besoin de nous. D'autres feraient aussi bien l'affaire, sinon mieux. L'appel que nous venons d'entendre, c'est plutôt à l'humanité tout entière qu'il s'adresse. Mais à cet endroit, en ce moment, l'humanité c'est nous, que ça vous plaise ou non. »

Donc, voici un personnage fictif (l'humanité) qui a entendu l'appel du large puisque nous apprenons qu'il se souvient de ses vaines tentatives pour traverser la frontière. Si un migrant peut en mourir, lui, il en survit car il est l'humanité. La chute n'est pas la fin, elle n'est qu'une des possibilités de la traversée. On *tombe* migrant comme on *tombe* amoureux. Dans les deux cas, il s'agit d'un envol dont on se moque bien de l'issue éventuellement tragique, puisque l'enjeu est de ne pas céder sur son désir, de prendre le risque de se peupler de l'autre, des autres. Là, nous émettons une nouvelle hypothèse : l'humanité est ce qui en nous migre.

QUEL GENRE D'HUMANITÉ SOMMES-NOUS ?

L'humanité accorde des violons, des désirs, des corps, des images et des sons... C'est l'une des singularités qui la distingue des animaux et des plantes. En accordant, elle commet aussi des discordes, des raccords dans le mouvement au-delà des limites de son territoire. Elle transforme ce qu'elle touche et se transforme de ce qui la touche. Vivre ou créer, c'est entrer en transe, en un état second qui transgresse les disciplines artistiques ou les frontières en tout genre. Le corps humain est un inter-mutant du spectre de l'art et des cartographies politiques, qui outrepassa passionnément le mauvais genre quand il rejoint le genre humain mutant.



NOUS SOMMES TOUTES DES TRAVESTIES de Gérard Chauvin

Là aussi, il nous faut des images. Une nouvelle trajectoire : *Nous sommes toutes des travesties* (5'50 en boucle – 2013) de Gérard Chauvin. Sur un fond noir, des corps changent de sexe, d'habits, de coiffure, d'attributs (voiture, poupée, fleur, ballon de football...). Une œuvre réalisée à partir des écrits de Judith Butler où elle défend l'idée qu'être un homme ou une femme consiste à réaliser des performances de la masculinité et de la féminité, en ce sens que les actes ou les gestes que nous produisons ne révèlent pas une essence ou une identité. Ce sont des inventions fabriquées et maintenues grâce à des signes corporels et à d'autres moyens discursifs.

L'INTERNATIONALE

Le genre humain est donc essentiellement travesti. Voici l'occasion inespérée d'entendre sous un nouveau jour le magnifique refrain d'Eugène Potier (1871) qui accompagna tant de révoltes et de révolutions pendant près d'un siècle : « C'est la lutte finale / Groupons nous et demain / L'Internationale sera le genre humain. » Et voici que nous pouvons, quelle que soit la sexualité que nous pratiquons, quels que soient les organes que la nature nous a par hasard attribués, revendiquer une humanité transgenre, trans-identitaire, trans-culturelle, enfin émancipée de la phallocratie hétérosexuelle blanche et occidentale, humanité enfin hybride, créolisée, en mutation permanente. Alors, nous pourrions même rire en réalisant que sous le titre du journal *L'Humanité*, nous pouvions lire « Organe central du parti communiste ». On ne fait pas de révolutions véritables, celles qui prétendent l'émancipation de tous, avec un organe central alors que nous savons que le monde n'est fait que de périphéries.

Les films que nous aimons appartiennent à ces périphéries. ■